

Ce que je vois

Ce que je vois : sur la page un grand mur.
Je vois le mur, je ne vois plus la page.
Et sur le mur se dessine une porte.
Je vois la porte et ne vois plus le mur.

J'ouvre une porte, une autre m'apparaît,
une autre encore... et quand vient la dernière,
je frappe en vain – mais quelle est cette porte ?

Je me retourne et voilà qu'elle s'ouvre.
Je vois ainsi mille portes s'ouvrir.
Que m'advient-il ? Chaque porte est visage
d'un ami mort, d'un frère disparu.

Avec lenteur les portes se referment.
Tout disparaît. Il n'est plus que le mur
et qui s'efface. Il n'est plus que la page,
la page nue et moi qui la regarde.

Sans le vouloir

Sans le vouloir je peux changer de place.
Je suis en haut quand je me trouve en bas,
sur la montagne adorant les nuages
et dans la plaine écoutant les oiseaux.

Si je me jette à la mer elle m'aime
et vit en moi comme je meurs en elle.
Je suis le sel et la vague et l'écume,
elle est mon corps soumis à ses caprices.

Je suis ici mais n'y suis pas encore.
Je vais ailleurs mais j'en suis revenu.
S'il est un lieu où toujours je me trouve,
c'est bien celui que je viens de quitter.

Alors je reste ou je pars, il n'importe !
Je suis vivant, je suis mort à la fois.
Je me regarde et ne vois que mon livre,
mon livre ouvert et mon corps enfermé.

J'écris un nom

J'écris un nom sur la porte invisible
de ma mémoire, un nom de voyageur
d'ici parti comme il était venu
mais que je garde ainsi qu'une relique.

On te donna pour prénom Jean ou Paul.
Ce que je vois n'est pas l'identité
mais le visage et j'entends cette voix
qui me parlait, me donnait existence.

Ma solitude? – Amour et peuple d'ombres.
Dans cet espace où je vis hors du siècle,
ils sont présents, mes tendres visiteurs,
je les abrite. Ô vous qui m'écoutez,
m'offrirez-vous dans vos os même gîte?

Si je m'avance

Si je m'avance une porte se ferme.
Si je recule elle s'ouvre aussitôt.
Ce qui m'appelle est ce qui me repousse.
Ce que je veux m'est toujours refusé.

Si, pantelants, nous avons peur du monde,
c'est que le monde invite à l'existence
et se reprend sans cesse en rejetant
celui qui veut ouvrir toutes ses portes.

Comme une danse, un pas de ballerine,
comme une valse hésitant à tourner,
nous attendons le bon vouloir des choses
sans être sûrs qu'elles daignent répondre.

L'asile attire autant que la prison.
Qui nous condamne à rester sur le seuil
quand nous tenons entre nos mains serrées
de vieilles clés qui n'ouvrent plus les portes ?

Si je suis là

Si je suis là, je n'y suis pour personne
et que chanter si ce n'est mon absence,
ma perte d'être au moment où je vis ?

Si le printemps me demande audience,
l'hiver répond : demandez à l'été !
mais cet été ne parle que d'automne.

Quatre saisons ne me suffisent plus.
C'est dans un autre aujourd'hui que j'émigre
loin de ce jour, loin de toutes les nuits
et loin de l'heure – arrêtez les horloges !

Qui parle ainsi ? Les uns disent les anges,
d'autres les dieux. J'écoute et n'entends pas
quand mon offrande est celle de l'énigme.

Tu crois rêver

Tu crois rêver mais tu ne fais que vivre
dans un pays que jadis tu connus
où les oiseaux ne volent qu'en ta tête,
où les serpents sont cachés dans tes os.

Tu le sais bien que Dieu t'a fait planète.
En toi la mer, en toi monts et vallées.
Un autre ciel dans ton ciel, un azur
dans ton azur, un double cœur en toi.

Parfois le feu s'allume à ton phosphore
et tu l'éteins de ton sang, de tes larmes.
De chaque nuit, tu sais extraire un jour
pour le jeter sur l'autre comme un cri.

Tu sais créer par tout l'or du langage
les chemins nus de la parole écrite
et tu t'y perds pour retrouver la trace
d'un autre toi par toi-même égaré.